

HENRI MILLEVOYE

Notice lue par CHARLES BONNET

Parler d'Henri Millevoye après que des voix autorisées se sont déjà fait entendre, serait de ma part présomption, n'était l'intime douceur d'apporter à un ami infiniment précieux et trop vite enlevé le témoignage d'un souvenir fidèle.

Près de 23 années se sont écoulées depuis le jour de notre première rencontre ! Elles ont passé cependant sans altérer l'image de ce moment de notre jeunesse. Nous abordions l'un et l'autre le concours de la Conférence des Avocats. La nouveauté de l'épreuve, l'incertitude du résultat nous faisaient des raisons communes de modérer les élans de nos espoirs.

Nos projets confondus nous rapprochèrent et bien vite se formèrent les liens d'une impérissable amitié.

Henri Millevoye était la séduction même. De haute taille, bien découplé, la figure accentuée sans être rude, l'œil franc et hardi, il allait à grands pas fermes, déployant une vertigineuse activité. L'élégante harmonie de son être le disposait à tous les exercices où se dépense la force humaine. Il s'y adonnait ardemment. Il excellait en tous.

Mais ce mérite, qui peut être commun, ne saurait donner même une apparence de la rare vertu d'Henri Millevoye. Millevoye était lui-même, il n'en rappelait aucun. Quel que fût le milieu, quelle que fût la société, son étincelante personnalité rayonnait. Il apportait avec lui le mouvement, l'entrain, la joie de vivre et comme il était riche de tous ces dons, il les prodiguait autour de lui. Alors, par sa seule présence, les esprits s'éclairaient, les conversations les plus sévères devenaient heureuses sans perdre de leur sagesse, les hésitations se dissipaient, le souffle de la vie passait pur et clair comme l'était l'âme d'Henri Millevoye.

Nulle profession ne pouvait le séduire davantage que la nôtre. Elle contenait ce mélange d'action et de travail dont il était friand. Le plus grand avenir lui était réservé. Sa parole vive et colorée, toujours élégante, soutenue par une voix aux chaudes intonations, servait un esprit d'une rare distinction.

Apprécié par M. le Bâtonnier Chenu, il entra à son cabinet, et quelques années plus tard, resserrant davantage les liens d'affection qui l'unissaient à son patron, il devenait son neveu par alliance. Ce que fut cette collaboration, voici en quels termes s'en exprime M. le Bâtonnier Chenu : « Dans cet échange quotidien, je sens aujourd'hui, en faisant tristement mes comptes, que je suis resté le débiteur d'Henri Millevoye. »

Je le vis pour la dernière fois en juillet 1914. Aux Assises se déroulait durant de longues audiences, un procès dans lequel l'un des témoins, tantôt accusé, tantôt

accusateur, heurtait sa personnalité à celle de M. le bâtonnier Chenu, dont la hauteur et la noblesse grandissaient encore l'éclat de notre Ordre. La bataille était rude, le prétoire envahi, l'atmosphère crépitait du choc des volontés hostiles. Millevoye secondait son patron. Son être se trouvait à l'aise dans ce souffle de tempête. Nulle pièce du dossier ne lui avait échappé. Les incidents surgissaient, il les aidait, et je le vois encore, sa haute taille dressée, le regard ardent, toute sa pensée concentrée dans l'effort, organisant la minute émouvante où la première femme délaissée livre en un geste vengeur, habilement préparé, des documents, des lettres sur lesquels la curiosité publique s'était passionnée.

Mais soudain l'âme de la France traversa le prétoire. Henri Millevoye haletait à cette voix. Ignorant des molleses et pour échapper à des disciplines qui brimaient son indépendance, il s'était fait nommer dans le temps de paix commis greffier près un Conseil de guerre. Tout à coup s'élèvent les bruits de guerre. La fierté de sa race se dresse à cet appel. Il regagne son régiment d'origine, le 74^e d'Infanterie. Sergent au début de la guerre, il conquiert bien vite sur le champ de bataille les galons de sous-lieutenant, puis ceux de lieutenant. Sa belle humeur, son ardente flamme, la vigoureuse hardiesse de sa jeunesse le font adorer de tous. Il participe à toutes les opérations de son régiment. Puis vient au cours de l'année 1915 une période de trêve. Ce repos lui pèse. Il cherche un emploi dans les autos mitrailleuses ; il espère n'y jamais supporter la lourde charge de l'inaction. En septembre 1915, il apprend que le 74^e R. I. aura sa place dans l'offensive qui, de Champagne jusqu'à l'Artois, doit rejeter l'invasion allemande. Il accourt à son régiment, se remet à la tête de sa Section, car il veut sa part de la joie promise. Hélas ! ce n'était pas encore l'heure du triomphe, mais le moment fatal où devait s'achever la vie d'Henri Millevoye ! Le 25 septembre 1915, à l'instant de l'assaut, une balle l'atteint en plein front. Il disparut sans souffrir, l'esprit tout rempli de rêves enthousiastes, bravement, joyusement, ayant appris à bien mourir pour avoir puisé aux sources mystérieuses du terroir les plus belles raisons de vivre dans notre pays de France.